Chapitre 9 : Les écureuils de Prospect Park

Par eloi10

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Le premier matin, elle se réveilla à cinq heures moins dix et mit un long moment à comprendre où elle était.

Le plafond était trop bas, la lumière trop jaune, et dehors, au lieu du grondement familier de Shinjuku, il y avait des voix qui s'interpellaient dans une langue qu'elle comprenait à moitié, une sirène lointaine, le fracas d'un camion-poubelle. Elle resta allongée, les yeux ouverts, et attendit que la douleur revienne. Elle revenait toujours au réveil, avant même la conscience, comme une bête tapie au pied du lit.

Elle revint. Mais un peu moins fort que la veille.

Kaori se leva, chercha les notes qu'elle avait écrites dans l'avion et les lut pour la première fois, comme un mantra : « Je me pardonne de m'être perdue à vouloir être “quelqu'un” pour quelqu'un d'autre. Je me pardonne toutes ces années gâchées. Tout n'est pas perdu. Je vais me redécouvrir. Tout homme à qui j'ouvrirai mon cœur sera capable de faire de même. »

Puis une tache d'encre diluée. Des larmes séchées.

« Mieux vaut être seule que mal accompagnée ; mieux vaut être bien accompagnée que seule. Mon objectif est de tout oublier et d'être heureuse. Être bien accompagnée sera la cerise sur le gâteau. »

Elle enfila sa tenue de sport et attendit l'aurore pour sortir courir.

Le studio se trouvait au troisième étage d'un vieil immeuble de briques rouges, à Brooklyn, au-dessus d'une laverie qui sentait la lessive chaude du matin au soir. Une seule pièce, un coin cuisine, une salle d'eau minuscule où il fallait se contorsionner pour se laver les cheveux. Une fenêtre donnait sur l'escalier de secours en fer forgé, et au-delà, sur une rangée d'arbres dont les feuilles commençaient à roussir.

Elle l'avait loué depuis Tokyo, à distance, pendant ces deux mois où elle préparait son départ en silence. Elle avait eu peur qu'il n'existe pas. Il existait. La propriétaire, une vieille dame d'origine polonaise qui parlait fort et souriait peu, lui avait remis les clés en lui expliquant trois fois comment fonctionnait le radiateur.

C'était à elle. Le premier endroit qui était entièrement à elle.

Elle avait passé la première soirée assise par terre, au milieu de ses deux valises, à regarder les murs nus. Et pour la première fois depuis longtemps, ce vide ne l'avait pas effrayée. Il ne lui rappelait pas une absence. Il lui faisait de la place.

Elle avait mis plus d'une semaine à arriver jusque-là. Elle n'avait pas pris l'avion à Tokyo. Elle connaissait trop bien les réseaux de Ryô, ses indics dans les aéroports, la facilité avec laquelle Saeko pouvait consulter une liste de passagers. Elle était descendue vers le sud par des trains régionaux, avait passé quelques jours dans une petite auberge, sans parler à personne, puis elle s'était envolée d'Osaka pour Vancouver.

Pendant tout le survol du Pacifique, elle avait pleuré. Doucement, sans bruit, le visage tourné vers le hublot. Une hôtesse lui avait apporté des mouchoirs sans rien demander. Kaori lui en avait été reconnaissante au-delà des mots.

À Vancouver, elle avait erré trois heures dans les couloirs de l'aéroport, entre deux avions, sans savoir très bien ce qu'elle faisait là. Puis elle avait embarqué pour New York.

Et l'avion avait atterri, et elle s'était retrouvée dans un taxi jaune, au milieu d'une circulation folle, devant une ville qui se dressait à l'horizon comme une promesse démesurée. Elle avait collé son front à la vitre. Elle avait oublié de pleurer.

Il y avait tant de choses à faire.

Ouvrir un compte en banque, ce qui lui prit trois rendez-vous et une patience qu'elle ne se connaissait pas. Acheter des draps, des casseroles, une lampe de chevet, une plante qu'elle posa sur le rebord de la fenêtre et à laquelle elle parla dès le deuxième jour. Apprendre le métro, ses lignes qui portaient des lettres et des chiffres, ses rames qui changeaient de trajet le week-end sans prévenir personne. Apprendre à commander un café sans qu'on lui demande dix précisions qu'elle ne comprenait pas. Apprendre à vivre seule, à ne cuisiner que pour une personne, ce qui fut bien plus difficile qu'elle ne l'aurait cru. Les premiers jours, elle préparait toujours trop. Elle finissait les restes le lendemain, et le surlendemain, sans se plaindre.

Chaque tâche accomplie était une petite victoire. Personne ne l'aidait. Personne ne la regardait faire. Personne ne lui disait qu'elle s'y prenait mal, ni qu'elle s'y prenait bien. C'était effrayant et enivrant à la fois.

Elle courait tous les matins dans le grand parc à quelques rues de chez elle. Et c'est là qu'elle les découvrit.

Les écureuils.

Il y en avait partout. Gris, dodus, effrontés, ils traversaient les allées en bondissant, s'arrêtaient au milieu du chemin pour la dévisager, la queue en point d'interrogation, puis filaient vers un arbre et grimpaient le tronc en spirale, si vite qu'elle les perdait de vue. L'un d'eux, le troisième matin, s'approcha si près de son banc qu'elle aurait pu le toucher. Il tenait un gland entre ses petites pattes et le grignotait avec une concentration absolue, l'air de ne rien devoir au reste du

monde.

Kaori éclata de rire. Un vrai rire, qui la surprit elle-même.

Depuis, elle s'arrêtait chaque matin après sa course, s'asseyait sur le même banc et les observait. Elle ne s'en lassait pas. Ils étaient si occupés, si pressés, si parfaitement indifférents à elle. Ils enterraient leurs provisions avec un sérieux comique, oubliaient où ils les avaient mises, recommençaient ailleurs. Ils vivaient. Simplement. Sans attendre personne.

Elle se dit qu'elle aimerait apprendre à vivre comme eux.

Ce matin-là, elle découvrit son lieu de travail.

C'était une petite librairie japonaise, tenue par un couple âgé installé à New York depuis quarante ans. Elle avait trouvé l'annonce sur un forum de la communauté japonaise, à Tokyo, un soir de pluie où elle n'arrivait pas à dormir. Ils cherchaient quelqu'un pour tenir la boutique, gérer les commandes, s'occuper du petit coin café au fond. Quelqu'un de fiable, qui parle japonais et qui n'ait pas peur de travailler. Elle avait répondu à trois heures du matin. Ils avaient accepté après un seul appel en visio, pendant lequel la vieille dame l'avait regardée longuement avant de dire : « Vous avez un visage honnête. »

La boutique était étroite et profonde, pleine de livres jusqu'au plafond, de mangas, de romans, de recueils de recettes, de calendriers ornés d'estampes. Ça sentait le papier, le thé vert et le bois ciré. Au fond, quatre petites tables sous une lampe en papier. Une clochette tinta au-dessus de la porte quand elle entra.

Le vieux monsieur lui fit visiter chaque recoin, lui montra où se trouvaient les registres, comment fonctionnait la vieille caisse, quelles étagères il ne fallait surtout pas déranger parce que sa femme y avait son propre ordre secret. Sa femme lui servit un thé et lui posa une main sur le bras.

— Vous allez vous plaire ici, dit-elle. Les gens qui arrivent de loin se plaisent toujours ici.

Kaori sourit et but son thé. Elle ne dit rien de ce qu'elle laissait derrière elle. Personne ne demanda.

En sortant, elle s'arrêta sur le trottoir et regarda la vitrine, son reflet dans la vitre. Une femme qu'elle ne reconnaissait pas tout à fait. Une femme qui avait un travail, un appartement, une clé dans sa poche. Une femme qui ne dépendait de personne.

Elle se sentit bien. Vraiment bien. Pour la première fois depuis ce jour devant la porte entrouverte, la sensation était là, intacte, et elle n'osa pas bouger de peur de la faire fuir.

Ça n'empêchait pas le reste.

Le soir, dans le studio, il suffisait d'un rien. Une odeur de tabac dans la rue. Une silhouette en

veste claire aperçue de dos dans le métro, une démarche nonchalante, les mains dans les poches. Un éclat de rire masculin dans un bar, un peu trop fort, un peu trop insouciant. Alors la bête remontait du fond de sa poitrine et elle pleurait, assise sur son lit, longtemps, jusqu'à ce que les larmes s'épuisent d'elles-mêmes.

Elle ne se le reprochait pas. Elle avait décidé de ne plus se reprocher grand-chose. On ne guérit pas de huit ans en dix jours.

Mais elle avait de l'espoir. Un espoir têtu, presque insolent. Elle effacerait ces années, ou du moins elle apprendrait à les ranger quelque part où elles ne feraient plus mal. Elle construirait autre chose. Une vie où elle déciderait seule de ses journées. Et un jour, peut-être, elle rencontrerait quelqu'un. Un homme qui la regarderait vraiment. Qui lui parlerait. Qui ne lui cacherait rien. Qui la choisirait, elle, sans qu'elle ait à se battre pour mériter une miette d'attention. Elle ne savait pas à quoi il ressemblerait. Elle savait seulement qu'elle le reconnaîtrait à ça : avec lui, elle n'aurait pas besoin de deviner.

Il restait Sayuri.

Le numéro était là, recopié à la main sur la première page d'un carnet neuf. Kaori l'avait regardé chaque soir depuis son arrivée. Sa sœur vivait dans la même ville qu'elle. Peut-être à quelques stations de métro. Peut-être passait-elle parfois devant ce même parc.

Mais Kaori ne voulait pas l'appeler comme ça. Pas avec cette voix encore cassée, pas avec ces yeux rouges. Sayuri comprendrait tout de suite. Elle comprendrait que sa petite sœur avait traversé l'océan avec le cœur en morceaux, et elle s'en voudrait. Elle s'en voudrait d'avoir appelé Saeko, d'avoir parlé, d'avoir hésité si longtemps. Kaori ne voulait pas de ça. Sayuri avait déjà assez attendu, assez souffert de ce secret qui n'était pas le sien.

Alors elle s'était fixé une règle. Le jour où elle aurait passé vingt-quatre heures entières sans pleurer, elle composerait ce numéro.

Elle avait tracé une colonne dans le carnet, sous le numéro. Chaque soir, elle notait la date. Et à côté, une croix ou un trait.

Pour l'instant, il n'y avait que des croix.

Ce soir-là, elle rentra de la librairie, prépara un repas pour une seule personne, sans en faire trop. Elle le mangea près de la fenêtre, en regardant les réverbères s'allumer un à un dans la rue.

Elle ouvrit le carnet, prit son stylo, et hésita longtemps au-dessus de la case du jour.

Il était vingt-deux heures. Elle n'avait pas encore pleuré.

Elle reposa le stylo sans rien écrire, ferma le carnet et alla se coucher, avec dans la poitrine quelque chose qui ressemblait, de loin, à de la fierté.

Publié sur Fanfictions.fr.
Voir les autres chapitres.

Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.
2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés